LES FASCISTES N'ONT JAMAIS COMPTÉ LES ÉTOILES

YARA EL-GHADBAN
RODNEY SAINT-ÉLOI



MÉMOIRE D'ENCRIER

LE MONDE TOMBE.
LE MONDE TREMBLE.
LE MONDE EST
À RECOMMENCER.
LE MONDE EST
À DANSER.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

LES FASCISTES N'ONT JAMAIS COMPTÉ LES ÉTOILES

LES FASCISTES N'ONT JAMAIS COMPTÉ LES ÉTOILES

YARA EL-GHADBAN
RODNEY SAINT-ÉLOI

DES MÊMES AUTEURS

YARA EL-GHADBAN

La danse des flamants roses (roman), Mémoire d'encrier, Montréal, 2024, 2026 (Legba, format poche).

Les racistes n'ont jamais vu la mer (récit), avec Rodney Saint-Éloi, Mémoire d'encrier, Montréal, 2021, 2024 (Legba, format poche).

Je suis Ariel Sharon (roman), Mémoire d'encrier, Montréal, 2018.

Le parfum de Nour (roman), Mémoire d'encrier, Montréal, 2015.

L'ombre de l'olivier (roman), Mémoire d'encrier, Montréal, 2011, 2024 (Legba, format poche).

RODNEY SAINT-ÉLOI

RÉCITS

Les racistes n'ont jamais vu la mer, avec Yara-El-Ghadban, Mémoire d'encrier, Montréal, 2021, 2024 (Legba, format poche).

Quand il fait triste, Bertha chante, Québec-Amérique, Montréal, 2021, poche 2024 ; Héloïse D'Ormesson, Paris, 2022.

Passion Haïti, Hamac/Septentrion, Montréal, 2016 ; Grandvaux, Paris, 2019.

Haïti, Kenbe la !, Michel Lafon, Paris, 2010.

POÉSIE

Fais du feu, Mémoire d'encrier, Montréal, 2025.

Nous ne trahirons pas le poème et autres recueils, Points, Seuil, Paris, 2021.

Nous ne trahirons pas le poème, Mémoire d'encrier, Montréal, 2019.

Moi tombée, moi levée, Le Noroît, Montréal, 2016.

Je suis la fille du baobab brûlé, Mémoire d'encrier, Montréal, 2015.

Jacques Roche, Je t'écris cette lettre, Mémoire d'encrier, Montréal, 2013.

Récitatif au pays des ombres, Mémoire d'encrier, Montréal, 2011.

J'ai un arbre dans ma pirogue, Mémoire d'encrier, Montréal, 2004.

Cantique d'Emma, Vwa, Chaux-de- Fonds, Suisse, 1997 ; Mémoire, Port-au- Prince, 2001.

J'avais une ville d'eau de terre et d'arcs-en-ciel heureux, Mémoire, Port-au-Prince, 1999.

Pierres anonymes, Mémoire, Port-au-Prince, 1994.

Voyelles adultes, Mémoire, Port-au-Prince, 1994.

Graffitis pour l'aurore, Imprimeur II, Port-au-Prince, 1989.

TABLE

LE MONDE SE DÉFAIT 11

ÉCRIRE AU TEMPS DU GÉNOCIDE 29

LA RÉVOLTE DANS L'INFINIMENT PETIT 59

REFUSER LES DESTINS DE MALHEUR 79

LES FASCISTES N'ONT JAMAIS COMPTÉ LES ÉTOILES 109

QUI SERA L'ARCHIVISTE DES PEUPLES OUBLIÉS ? 143

LAKAY – DAR. LE PAYS DES EXILÉS 181

LA SOLIDARITÉ DES ÉBRANLÉS 215

RECOMMENCER RECOMMENCER 243

REMERCIEMENTS 297

Quand un ruisseau coule vers le fleuve, c'est de l'amour et c'est de la violence. Quand un nuage se perd dans le ciel, c'est un mariage. Quand les racines d'un arbre fendent la résistance du roc, c'est le mouvement de la vie. Quand la mer arrive et se retire pour recommencer à nouveau, c'est le processus de l'Histoire.

— Etel Adnan

Nous les gueux
nous les peu
nous les rien
nous les chiens
nous les maigres
nous les Nègres

Nous à qui n'appartient
guère plus même
cette odeur blême
des tristes jours anciens

— Léon-Gontran Damas

LE MONDE SE DÉFAIT

Je me suis réveillé avec un rêve.

Je conversais avec le poète Aimé Césaire, dans son bureau à l'ancienne mairie de Fort-de-France. À la fin de sa vie, Césaire n'était ni maire ni député. Il était devenu une image rassurante. Un monument assis qui accueillait, bras ouverts, les visiteurs du monde entier. Il était là, homme de plein vent, face à la mer de Fort-de-France. C'était une sorte de chaman, avec sa canne et ses lunettes. Je l'imaginais dans mon rêve en sorcier, Legba, le dieu qui ouvre les chemins. Je lui posais la question. La seule : où va le monde ? Je connaissais la réponse. Je n'entendais pas sa voix. J'étais sûr qu'il me répondrait, avec la puissance incantatoire qu'on lui connaît : « Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube. » Oui. Il n'est pas question, ma chère Yara, de livrer le monde aux assassins d'aube. J'aime visiter Aimé Césaire, et la dernière fois – je garde en moi ce moment de parole –, il m'a demandé de réciter avec lui le poème *Atibon-Legba* de son ami René Depestre. Ensemble, nous avons slamé le poème :

Je suis Atibon-Legba
Mon chapeau vient de la Guinée
De même que ma canne de bambou
De même que ma vieille douleur
De même que mes vieux os
Je suis le patron des portiers
Et des garçons d'ascenseur
Je suis Legba-Bois Legba-Cayes
Je suis Legba-Signangnon
Et ses sept frères Kataroulo
Je suis Legba-Kataroulo
Ce soir je plante mon reposoir
Le grand médicinier de mon âme
Dans la terre de l'homme blanc [...][1]

1. René Depestre, *Journal d'un animal marin*, Paris, Pierre Seghers, 1964.

Dans mon rêve, le visage jovial de Depestre, face à la nuit, frôlait ma nuit. Je cherchais peut-être une voix pour me consoler. Ce qui est arrivé au monde est trop lourd. Je ne sais plus rien du rêve. C'est mon métier de rêver. Une fois réveillé, je me mets tout de suite à écrire, un rêve est signe de quelque chose de l'ordre d'un fracas. Un rêve sait comment grandir le jour. Nous sommes en pleine tempête. Nous ne connaissons pas son ampleur. Tout s'assombrit, d'un coup. Dans cette nuit noire, dis-moi, où trouver les clés et les mots ? Pourquoi j'attendais de Césaire un mot sur la santé du monde. Je sais, pour une fois, avec certitude, que le monde n'est plus monde. Il y avait en moi une urgence, un besoin de poésie. Cet appel à plus grand, plus fort, plus doux et plus lumineux. Alors, je me suis tourné vers Césaire comme un enfant qui a peur de la nuit.

Adolescent, sur le chemin de l'école, avec mes camarades, pour oublier la dictature, la faim et les coups bas de la vie, je jouais avec les vers du *Cahier d'un retour au pays natal*[2]. Nous hurlions et mangions les mots comme si le poème avait le pouvoir de nous rendre l'espoir volé. Nous criions ensemble pour ne pas *passer à côté de nos cris*. Aujourd'hui le même désarroi s'empare de moi face à la barbarie des puissants, qui nous enseignaient, il n'y a pas trop longtemps, la bonne manière d'exister afin d'extirper, grâce à leurs saines lumières, le sauvage en nous. Il y avait un besoin de lucidité et d'histoire. Histoire dont nous sommes les vilains. Jwèt la mare. Les jeux s'entremêlent. Jwèt la make san. Les jeux tournent au sang. Je tourne et tourne ma langue créole dans ma bouche, comme un derviche fou. Le monde tombe. Y a-t-il une quelconque déesse vodou, Erzulie, peut-être, la déesse de la beauté et de l'amour, qui pourrait éclairer le monde ? Dis-moi, ma chère Yara, M pa wè devan m. Je ne vois rien devant moi. Ni paysage. Ni horizon. Dis-moi. Toi qui rêves de ton côté, assurément de la Palestine ? La mort plombe tout. Les assassins. Les fous furieux enterrent les vies.

2. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Bordas, 1947 ; Présence africaine, 1956 [1939].

Dis-moi, quand tout semble s'affaisser, à quoi ressemblent tes rêves et tes danses ? Les mots sont à court de mots. Je m'enferme dans mes silences. Puisque nous sommes à court d'espoir. Je dis Palestine. Je redis ce mot, qui explose les mensonges du monde. Les mots se bousculent comme les colères. Les plaques tectoniques bougent partout. Les mots se rebiffent. Pa gen djòl pou pale. Pas de bouche pour parler. Pardonne-moi de t'embarquer dans ces naufrages – où le langage a du mal à être langage –, avec ce poème de mon ami Georges Castera, puisqu'il faut un récit court :

[...] et puisqu'il te faut un récit court
celui des fous derrière la porte
des lapsus
ou des masques allumés
qui font un bruit de poulie
dans les os
je t'écris pour t'apprendre
que j'ai longtemps parlé avec les poings
serrés
pour ne pas crier avec
l'horizon qui fait naufrage[3].

Le naufrage de l'horizon est ce qu'il en est, toi, qui aimes le mot *horizon*. Quel horizon nous attend ? Je cherche les mots, les visages, les chemins, les musiques qui consolent. J'ouvre le livre de John Holloway au titre si happant, *Penser l'espoir en des temps désespérés*. Nous sommes dans le train, et le train s'accélère. L'écran lumineux du wagon affiche « Destination : Extinction. Réchauffement planétaire, destruction de la biodiversité, sécheresse, développement d'épidémies, tensions exacerbées entre États brandissant la menace nucléaire, inégalités sociales

3. Georges Castera, *Les cinq lettres*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2014.

obscènes, et partout, le racisme et le nationalisme qui gagnent du terrain. Arrêtez ce train, arrêtez ce train[4] ! »

Notre travail consiste justement à arrêter ce train, qui fonce à grande vitesse dans la nuit noire. Ce train de la guerre et de la mort ne laissera rien sur son passage. J'ai envie de m'arrêter là, suspendu, entre les mots, pour prendre souffle. Respirer. J'ai envie de m'arrêter, et de dire que ce monde gangréné n'est ni le mien ni le tien. D'autres possibles sont possibles.

Laisse-moi dialoguer avec Albert Camus. Camus disait dans son discours du prix Nobel à Stockholm, le 10 décembre 1957 : « Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. » J'aurais pu dire la même chose. Mais je ne suis pas Camus. Et je n'ai pas de Nobel. J'aurais pu emprunter les mêmes mots, l'envie de refaire le monde est si forte. Nous faisons face à quelque chose d'inédit, de si imprévisible et nous ne savons pas comment nommer ce malheur. Nous parlons de fascisme. Nous parlons de néofascisme. C'est plus complexe. C'est quelque chose qui pourrit et qui ne cesse de pourrir jusqu'à imprégner l'air que l'on respire. Ça fait longtemps que ça pourrit. Ça fait très longtemps, moi je le sais, mon histoire en tant qu'Haïtien me l'enseigne. Mon histoire de migrant aussi. L'indécence vient de là. Des horreurs d'avant. Toi et moi, nous sommes au départ de quelque chose d'immonde. Nous devons partir du même empêchement. Partir de la même injonction, belle et prometteuse : empêcher que le monde se défasse. Je me demande, ma chère Yara, pourquoi le monde se défait et se redéfait, avec les mêmes pas de danse. Les mêmes fissures. Les mêmes blessures.

4. John Holloway, *Penser l'espoir en des temps désespérés*, traduit de l'anglais par Julien Bordier, Montreuil, Libertalia, 2025.

Je relis les mots de Camus, puisqu'il faut revenir à l'histoire, pour ne pas se mentir, et je vois se répéter la même peste, la même histoire corrompue, je vois poindre la crainte des technologies meurtrières, je vois et entends les médiocres pouvoirs qui avilissent l'humain et qui détruisent ce qui est de bonté de cœur d'amour et de justice. Tout est haine et pulsion de mort. Tout est dystopie. La certitude est que nous ne referons pas de tous les humains cette arche d'alliance dont rêve Camus. Cette utopie, nous n'avons pas les moyens de nous y accrocher. Aujourd'hui, même l'ordinaire est menacé. Le jour est au plus près du désespoir. La terre est cannibalisée. La guerre devient notre quotidien. La prédation s'érige en système. La pensée comme la vie comme la beauté sont menacées. Je me demande, inquiet : que peut-on quand le monde tombe ? Puisqu'il faut se l'avouer, le monde s'échappe de nos doigts. Comment le ramasser ? Je regarde le monde tel un verre brisé, alors comment coller les morceaux. Le temps est fracas. Le temps est immonde. Encore le mot *immonde*. Ce n'est pas la répétition. C'est le réel qui nous est offert. Le mensonge de nos temps – ou peut-être la vérité – est difficile à assumer. Sommes-nous encore des humains ? Vivons-nous pour rappeler sans cesse notre humanité ? Ne sommes-nous pas les bourreaux et les génocidaires de nous-mêmes ? Que faire quand les bergers se convertissent en loups ?

Ma chère Yara, dis-moi. Je t'en prie.

Je me réveille ce matin, mon cher Rodney, au chant des oiseaux qui dansent dans le ciel. Je suis en résidence aux Pays de la Loire. Il fait gris, il fait froid. Un froid tenace de mois de mars. Un froid qui refuse d'accepter que son destin soit le printemps. Je me réveille le matin et mon téléphone explose d'images d'enfants déchiquetés. En ce jour de mars 2025, Israël vient de mettre fin au cessez-le-feu après un mois de répit, un mois où l'on a commencé à espérer que le cauchemar qui dure depuis le 7 octobre 2023 soit enfin terminé, un mois où l'on a vu les Gazaouis, forcés de quitter par dizaines de milliers leurs villages, leurs maisons, reprendre le chemin du retour.

Ils y allaient à pied, une marée humaine qui longeait la mer depuis le sud vers le nord de Gaza. Ils avançaient en trimbalant leurs effets sur le dos, sur les épaules, dans les bras, sur des chariots improvisés. Ils avançaient en chantant l'hymne de l'Aïd, qu'on appelle Takbirat, même si l'Aïd était encore loin. *Allahu Akbar Allahu Akbar... Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand, il n'y a de divinité digne d'adoration qu'Allah, Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand, et à Lui la louange*. Je me souviens de ce chant à l'aube que l'on entendait partout dans le quartier de mes grands-parents à Damas, quand nous les visitions pour célébrer l'Aïd. Alors, nous sortions dans nos plus beaux habits, avec de l'argent de poche pour acheter la quantité de barbe à papa que l'on voulait. Nous passions la journée au petit carnaval, dans le parc du Carré des Abbassides, et nous nous amusions parmi les carrousels, les balançoires, et les poneys. Toute la journée, nous avions de la visite, nous caracolions une petite armée d'enfants partout dans la maison. Née réfugiée à Dubaï, un statut hérité de mes parents, j'attendais impatiemment tous les Aïds parce que parfois – pas toujours – nous retournions quelques jours dans les premiers pays de refuge, là où mes grands-parents, parents et le reste de la famille vivaient encore, du côté de mon père, au Liban, du côté de ma mère, en Syrie. J'entends dans mon oreille intérieure le chant des Takbirats.

Les Gazaouis les chantaient en chœur en marchant vers leurs maisons et c'était comme si je voyais mes grands-parents, survivants

de la Nakba, la catastrophe de leur déracinement forcé de la Palestine en 1948, retourner chez eux. J'avais osé croire que c'était possible d'inverser le cours de l'histoire. Mais non. Le génocide se poursuit, alors que les oiseaux chantent et tournent, tournent dans le ciel.

Ils reviennent de leur migration. Chantent-ils pour démentir le froid, pour nous dire : guerre ou paix, le printemps viendra ; que nous soyons, nous humains, présents ou absents, le printemps viendra ? Peut-être viendra-t-il sans nous, peut-être que nous partirons avec le froid, que nous descendrons dans le trou où il se cache en attendant l'hiver. Le printemps viendra, chantent les oiseaux, avec nous, sans nous, il reviendra. Je voudrais bien penser que c'est vrai, que le printemps attend les enfants massacrés, les mères effondrées en pleurs.

Je me pose tant de questions face à ce monde qui se défait. Suis-je de celles et ceux qui, ensorcelés par le chant des oiseaux, n'entendent pas les cris ? Pourtant je les entends dans mes rêves jour et nuit. Le génocide est entré dans mon corps, mon cœur. Je me bats pour lui laisser la place, pour le garder comme une braise contre mon cœur sucré. Pourtant, je me bats tout aussi férocement pour qu'il ne prenne pas toute la place. Il faut laisser toujours une place pour le cri. Ne jamais trahir le cri de tous ceux qui ont péri. Alors dis-moi, Rodney, comment le faire ? Comment hurler sans tuer le chant ?

Dans *La danse des flamants roses*[5], j'écris l'utopie alors que la romancière Nancy Huston[6] affirme que l'espoir n'est qu'une lueur et les romans d'espoir, l'opium de l'élite. Au fond de moi, je sais que les mots ne suffisent pas. Il faut agir, placer nos corps dans la rue face aux tanks, mettre notre confort en danger.

J'écris l'utopie alors que les Gazaouis font le jeûne dans la famine. Les images des revenants sont déjà loin. Cela ne fait que trois ou quatre semaines, mais on dirait que le cessez-le-feu date d'un siècle. Comment

5. Yara El-Ghadban, *La danse des flamants roses*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2024.

6. Discours inaugural de Nancy Huston au Festival Atlantide 2025.

mesurer le temps durant un génocide ? C'est maintenant le ramadan, le mois du jeûne en Islam. Pendant le ramadan, le rythme de la vie change. Les écoles commencent plus tard et finissent plus tôt. Enfant, j'adorais le ramadan rien que pour ça. C'est un mois de grands soupers au coucher du soleil. Les familles se réunissent et partagent le repas après des heures d'abstinence.

Le ramadan a ses propres rituels : on brise le jeûne par une petite prière remerciant Allah de nous avoir donné la patience et la persévérance pour jeûner toute la journée, puis nous prenons un verre d'eau, puis une datte. Vient ensuite la soupe aux lentilles. À table, toujours l'amareddine, le jus à base de pâte d'abricots, sucré et onctueux, à côté du riz, de la salade et du ragoût. Le ramadan est un mois exceptionnel. Un moment d'arrêt dans le calendrier, où l'on suspend les agendas et l'on prend le temps d'être ensemble en pensant aux autres. On jeûne en pensant à ceux qui n'ont pas de nourriture. Quel sens a le ramadan dans un génocide, où un peuple entier est délibérément affamé ?

Pourtant les Gazaouis font le jeûne dans la famine. Le mot *obscène* est au bout de ma langue. J'ai envie de dire que c'est obscène de faire le ramadan pendant que tout le monde meurt de faim. Pourtant ils le font, les Gazaouis. Ils s'accrochent à quelque chose qui ressemble à un rituel. Ils refusent de se plier au rythme du génocide, ses rites funèbres, ses injonctions. Ils jeûnent par-dessus la faim pour forcer l'horloge de la mort à sauter un battement. Les Gazaouis mesurent leur propre temps, même si le temps est lui-même anéanti. Dans ce battement, ils disent *nous sommes présents*. Choisir le jeûne au lieu de subir la faim.

Pardonne-moi si je cherche dans ce cauchemar quelque chose qui ressemble à l'humanité. Je parle d'utopie et parfois je sens la désapprobation. Mais ça va mal, vous savez que ça va mal, pourquoi nous vendre un mensonge ? À qui je mens, aux autres ou à moi-même ? Pourquoi veut-on tant que ce soit un mensonge, pourquoi est-il si difficile de croire à la beauté ?

Une rangée de tables en plastique est plantée dans la rue, au milieu des décombres. Sur les tables, quelques aliments – du pain,

du riz, des lentilles, des pois chiches, et bien sûr de l'eau, ce qu'on appelle dans le langage apocalyptique de l'aide humanitaire « des aliments non périssables », mais qui sont pour les Gazaouis tout simplement les aliments du quotidien, les ingrédients de la vie. Une rangée de tables aussi longue qu'une rue et les survivants, attablés, attendent patiemment l'appel à la prière qui annonce la fin du jeûne. Tout le monde a amené quelque chose et l'a déposé sur la table. Ils improvisent des assiettes, ou bien mangent dans de grands plateaux qu'on appelle sidr. Six ou sept personnes puisent dans le même sidr. Des mains se touchent en cherchant une bouchée avec un morceau de pain, les enfants en premier, puis les aînés. On s'assure de ne pas manger la dernière bouchée au cas où le voisin aurait encore faim. Les Gazaouis brisent le jeûne et j'entends en moi la voix de Mahmoud Darwich que « sur cette terre, il y a ce qui mérite vie : l'hésitation d'avril, l'odeur du pain à l'aube, les opinions d'une femme sur les hommes, les écrits d'Eschyle, le commencement de l'amour, l'herbe sur une pierre, des mères debout sur un filet de flûte et la peur qu'inspire le souvenir aux conquérants[7] ».

Je refais la chronique du temps. Des décennies d'oppression, de déracinement, de massacres, de colonisation ne sont qu'une goutte d'eau dans la mer de l'histoire. Est-ce un mensonge si je m'accrochais à ceux qui résistent, même s'ils devaient répondre à la faim par la faim ? Est-ce un mensonge si je rappelais l'existence de ces résistants ? Tout n'est pas décidé. Les humains ont toujours échappé aux assignations. L'effondrement n'est pas une fatalité.

Dans ton poème à toi, tu m'écris « fais du feu[8] », fais du feu pour contrer le feu dévorateur, fais du feu pour allumer l'amour, la colère. Oiseau dans le ciel, le mouvement rapide, tu esquives les balles de

7. Mahmoud Darwich, *La terre nous est étroite et autres poèmes,* traduit par Elias Sanbar, Paris, Gallimard, 2000.

8. Rodney Saint-Éloi, *Fais du feu*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2025.

la chasse et tu t'échappes au froid. Les Gazaouis font du feu, même s'ils ne savent pas s'ils survivraient pour voir la fin du ramadan, ou encore le printemps. Peut-être que nous aussi nous ne verrons jamais le printemps, ce monde beau et serein dont nous rêvons, mais n'est-il pas égoïste de vouloir le retrouver en l'espace d'une vie humaine ? Vouloir être à la fois ceux qui vivent, écrivent et font l'histoire ? Être là au début, pendant, et jouir du dénouement heureux ?

Je suis née sous une bonne étoile. Je ne sais pas pourquoi elle m'a adoptée, pourquoi elle me protège, pourquoi moi et pas les autres qui n'ont vu que la souffrance. Cette injustice, je ne la comprends pas. Pourtant, je ne sais regarder ailleurs que vers cette étoile. J'avoue, une part de moi ne veut pas regarder l'abysse sous mes pieds.

Je suis arrivé ce dimanche à Paris, ma chère Yara, rue du Temple, au Salon du livre africain. Les écrivains Gerda Cadostin, Valérie Marin La Meslée, Louis-Philippe Dalembert, Jean-Christophe Folly et moi rendons hommage à Franketienne, le génial mégalomane, décédé à Port-au-Prince le 20 février 2025. À l'hôtel, ce lundi matin, il y avait au petit-déjeuner de l'avocat, des bananes, des mangues, des figues et de l'ananas. Le soleil traversait la fenêtre de la salle à manger. Un oiseau, une mésange, assurément, dansait à la fenêtre une danse folle. Il y avait une fleur qui ressemblait à un hibiscus. Suffit d'un espresso court, un jus d'orange pressé et un morceau de pain. Ça fait mon bonheur. Un bonheur simple. Je pensais à toi. À cette tournée qui t'emmène dans une vingtaine de villes. Alors j'ouvre mon ordinateur, je vois ton mot et me mets à suivre les nouvelles.

Tout me semble tomber des mains, ce petit matin de tendresse, cet hôtel si douillet où j'ai déposé la fatigue accumulée des voyages. Je suis perdu entre tes phrases. Les bombes et les missiles effacent la couleur de l'orange. Tout devient rouge sanglant comme le monde. Le génocide n'a pas de nom. J'allume une cigarette. Je te lis et te relis, essayant de me convaincre qu'il s'agit plutôt d'un film d'horreur de série B. Je reste là à contraindre l'espoir à respecter sa promesse. L'espoir s'efface au contour franc des cadavres, comme si la chanson n'était plus chanson.

Je me ressaisis avec le manuscrit de *Fais du feu*. Ne donnons pas toute la place aux chants funestes. Allumons les lumières jusqu'au bout. Que les décombres ne restent pas décombres. J'avais écrit le poème « La guerre est un héros mort », et en finale, j'ai tout inversé, en piégeant les décombres.

J'entends une voix qui dit
Il y a pourtant sous les décombres
Un enfant qui joue au cerf-volant.

L'idée du cerf-volant m'a habité toute la journée, j'ai monté mon cerf-volant comme quand j'étais enfant. J'ai repris les couleurs des fruits avec moi et suis reparti d'un bon pied. Je me rappelle bien Nancy Houston que tu évoques, qui disait dans son discours inaugural à Atlantide qu'il ne fallait trop compter sur le mot *espoir*. Avant, à l'écouter, je rechignais, me disais oh que non, elle exagère en gommant de nos vies l'espoir. Assis au souper, Nancy Houston était en face de moi, et toi, placée à sa gauche, elle parlait de notre ami commun, l'écrivain et géographe Jean Morisset. Elle évoquait la douleur de sa terre natale, l'Alberta, cet enfer que représente cette province de gaz, de pétrole de schiste, incarnant la folie extractiviste et la démocratie pompée par l'or noir[9]. Elle était splendide, Nancy. Même si elle avait fait un grand trou dans le mot ESPOIR. Ce matin, je consens à lui donner raison, ma chère Yara, car les enfants déchiquetés, c'est l'héritage du présent, notre héritage à nous, le testament que nous devons assumer. Tu parles des oiseaux qui chantent et qui tournent. Je t'en prie, laisse entrer en toi les chants d'oiseaux. Rien que pour les oiseaux. Rien que pour la musique. Pour la route. Les oiseaux te parlent et partagent avec toi leur part de légèreté et le secret de leur chant. Tu reliras la philosophe Vinciane Despret[10], qui saura mieux te dire pourquoi les oiseaux chantent la liberté.

Le monde se défait. Pas seulement par l'extraction. Pas seulement en raison des changements climatiques, de la pollution. Mais surtout par la volonté de domination. Par la prédation. Par la houle de l'angoisse. Par la toute-puissance des super-riches. Tous les jours, nous avons la preuve de cette pourriture. Donnons alors du sens aux mots qui n'ont plus de sens comme l'espoir, le printemps, l'amour, la dignité, la bonté, la générosité, la paix, la joie, l'humanité, les couleurs,

9. *Brut. La ruée vers l'or noir,* David Dufresne, Melina Laboucan-Massimo, Nancy Huston, Naomi Klein, Rudy Wiebe, Montréal, Lux, 2015.

10. Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Paris, Actes Sud, 2019.

l'orange, oui comme l'orange qui me fixe tenace sur la table. On dirait que tout est mensonge, genre mensonge collectif, grave, loufoque, inconsistant comme un carnaval mal masqué en plein jour auquel nous y avons pris goût, nous avons fini par accepter l'inacceptable. Nous avons abandonné... jusqu'à la terre sous nos pas... jusqu'aux étoiles qui éclairent nos nuits.

L'inacceptable, eh bien, c'est que ceux qui nous dirigent sont des assassins, obstinément, férocement des assassins, et que toutes les utopies sont trahies, et que malheureusement le monde continue de faire semblant de tourner. Le monde tourne. Durant la pandémie, nous avons tout arrêté. Les vivants ont prospéré. Le chant des oiseaux était pur. Les mers avaient recouvré leur grand drap bleu. Les arbres avaient grandi sans la menace des tronçonneuses. Certaines espèces de mammifères avaient réapparu. Le ciel était redevenu ciel. Le bleu n'était jamais si bleu. C'est une merveilleuse chose que le monde cesse de tourner, puisque tout tourne à l'envers. Ouvrons grand les fenêtres, et célébrons nos défaites. Assumons la tragédie. Car nous n'en sommes pas spectateurs. Nous sommes même les plus grands rapaces de l'histoire. Nous sommes cette histoire qui nous a faits et qui nous défait aujourd'hui. Il nous faut réinventer la parole, repenser la relation aux vivants, refigurer les enfants déchiquetés et les mères effondrées. Tout est à refaire. Tout. Les machines étatiques deviennent des machines de la mort. Ce qui est systémique aujourd'hui, c'est pas le racisme, c'est la mort. L'État, avec ses machines de guerre, gère la mort. Je touche mon corps pour me rappeler que je suis vivant. On tue à Gaza. On tue à Beyrouth. On tue à Port-au-Prince. On tue au Darfour. On tue à Goma. En toute légitimité, et ceci avec nos silences complices. Je suis condamné à répéter le verbe *tuer*. Chaque fois que l'on tue et assassine, l'utopie est tuée. L'humain en nous est massacré. Le génocide est systémique. Les tyrans sont lâchés. Le feu ne cesse pas. Le feu ne peut cesser. Le feu est partout. Il n'y a pas eu de trêve. Il n'y aura pas de trêve. La machine de guerre n'attend pas. Le monde tombe et l'argent coule à flots. Ça sent tellement mauvais, ma chère Yara.

Je suis en train de lire *L'Afrique dans le temps du monde* de l'historien Mamadou Diouf[11]. J'aime bien ce court essai. Selon l'auteur, la colonisation a créé une pensée fondée sur la dépossession et le bannissement de l'autre. De plus, la colonisation expulse ces peuples des territoires de l'histoire. Je comprends l'idée que le territoire de l'histoire est un territoire volé, mais aussi un territoire empêché, et incapable de se projeter. Quand Gaza est sous les bombes et missiles d'Israël, c'est justement parce qu'il s'agit d'un territoire occupé, d'un territoire hors histoire, empêché de faire humanité, empêché de faire communauté, empêché de faire monde. L'immigration, vois-tu, est devenue le crime le plus parfait de nos jours, le mot réfugié dans la bouche des politiciens a le goût de la prison, et veut dire autre chose que des familles qui cherchent une place au soleil pour se refaire ; minable le tapage des politiciens autour des gens qui viennent de ces territoires dépossédés, bombardés sciemment par leurs actions, et exclus de toute histoire. Les expulser, les assassiner... constitue leur destin, la condition de l'histoire, leur histoire.

Alors, que faire ?

Alors, que veut dire le mot *écrire* ?

Je me cachais ces derniers mois, face à la montée du fascisme, pour le combattre. À mon humble manière, je deviens l'artisan qui allume le feu. Face à cette violence qui n'est plus violence, mais plutôt un dépotoir de cadavres, des décombres emplis de haines et de cochoncetés, que suis-je, quelle version de mon visage me renvoie mon miroir ? Je veux sauver ma mise et ma face. J'écris ce long poème *Fais du feu*, rien que pour faire ou refaire ce qui se défait, comme faire l'amour, chère Yara, pour rassembler la totalité des corps, je te parlerai également de la tendresse, d'une grammaire de la tendresse à écrire face à l'horreur. La tendresse, oui, pour résister. La poésie... Car la poésie et l'amour constituent les armes miraculeuses qui peuvent résister à ce basculement.

11. Mamadou Diouf, *L'Afrique dans le temps du monde*, Paris, Rot-Bo-Krik, 2023.

La poésie et l'amour, c'est ce qui se défait le moins. Une parenthèse nécessaire : je t'ai parlé du train du philosophe John Holloway dont la destination est l'extinction. Après le propos liminaire, il recommence le livre. Il recommence l'histoire, nous suppliant de ne pas commencer par la peur, mais plutôt par l'espoir. Alors recommençons avec l'espoir d'un monde neuf, créons des brèches, des solidarités et des alternatives. Recommençons avec des visages qui ancrent l'espoir humain et la beauté. Recommençons à compter les étoiles et à fixer les horizons de demain. Rassemblons-nous autour d'un boucan de feu, entrons dans cette conversation cœur à cœur qui annihile la peur. Recommençons pour refuser l'injonction de cette mort imbécile et facile qui nous guette. Faire du feu, comme rêver. Rêver d'un monde qui s'effondre et qui, dans sa chute même, retrouve les ressources pour aller vers un autre monde.

J'ai conclu l'hommage rendu à Franketienne, au Salon du livre africain de Paris, avec ces mots :

« S'il arrive que tu tombes, apprends vite à chevaucher ta chute. Que ta chute devienne ton cheval pour continuer le voyage... »

Chère Yara, fais du feu. Continuons... Quitte à recommencer. Ne lâche pas. Recommençons le voyage. Ensemble.